

causions à l'auberge, et je l'ai vu d'ailleurs sur son porte-manteau.

—Eh bien ! après ? demanda le chasseur en riant ; certainement que c'est mon nom.

—Se peut-il, interrompit Gontran ; et vous seriez . . .

—L'ouvrier en question ; oui, messieurs, ça n'a pas besoin de se dire, mais ça n'a pas besoin non plus de se cacher. Je suis entré au service huit jours après la chose, et mon régiment est parti pour Alger ce qui fait que les bourgeois de la calèche et moi nous sommes perdus de vue ; mais je compte les revoir pendant mon séjour à Lyon.

—Je vous y conduirai ! dit vivement Darvon en lui tendant la main ; car je veux que nous soyons amis, monsieur Louis.

—Non ? répéta le militaire, qui regarda Gontran avec hésitation.

—Ah ! oubliez tout ce qui s'est passé, reprit celui-ci ; je suis prêt, s'il le faut, à reconnaître que j'ai eu tort . . .

—Non, interrompit Duroc, non parbleu ! c'est moi qui ait fait la mauvaise tête, et j'en ai regret, parole d'honneur ! Sotte habitude de régiment, voyez-vous ! Parce qu'on n'a pas peur on veut le montrer à toute occasion, à tout venant, et l'ont fait le sabreur ; mais au fond, on est bon enfant ; ainsi sans rancune, monsieur.

Il avait serré cordialement la main de Gontran ; Lepré serra également la sienne.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il ; vous êtes un vrai Français . . . De même que monsieur . . . Et entre français on doit s'entendre. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur Louis Duroc. Mais à propos, savez-vous que c'est fort heureux que je vous aie obligé à m'apprendre votre nom (que vous ne vouliez pas me dire, par parenthèse) ? Sans moi on n'aurait point su ce que vous valiez.

—C'est juste ! répliqua Grugel en regardant Darvon : si monsieur eût été moins causeur, cette explication n'eût point eu lieu et sans elle le cousin se serait mépris sur le caractère de monsieur Louis. Vous voyez que le hasard semble avoir pris à tâche d'appuyer ma rhèse, et que tout l'honneur de la journée est à moi.

Comme il achevait ces mots, la voiture s'arrêta : ils étaient arrivés.

Les voyageurs trouvèrent en descendant la cour des Messageries pleine de parents ou d'amis qui attendaient. Le malheur arrivé la veille était connu et avait éveillé toutes les angoisses.

Comme Darvon mettait pied à terre, il entendit prononcer son nom et se détournait : c'était sa sœur à qui l'inquiétude avait fait oublier leur brouillerie, et qui s'élança vers lui avec un cri de joie.

Tous deux s'embrassèrent longtemps sans rien dire, mais les yeux humides de larmes ; et quand ils se regardèrent, quand ils se prirent par la main en souriant, ils étaient réconciliés !

Comme ils sortaient ensemble de la cour des Messageries, ils rencontrèrent leurs compagnons de route. Barreau et Lépré les saluèrent ; Louis Duroc leur renouvela la promesse de les aller voir ; mademoiselle Athénaïse de Locherais passa seule sans les regarder, uniquement occupée de veiller à ses bagages. Jacques Grugel se tourna alors vers Gontran.

—Voici la seule objection à ma doctrine, dit-il en montrant la vieille-fille. Tous nos autres compagnons se sont plus ou moins réhabilités à nos yeux : le gourmand en nous procurant un souper, le bavard en nous révélant un secret utile, le querelleur en nous donnant une preuve de sa généreuse bravoure ; mais à quoi nous a servi le froid égoïsme de mademoiselle de Locherais ?

—A me faire sentir ce que vaut le dévouement et la tendresse, répondit Gontran qui serra le bras de sa sœur contre sa poitrine ; ah ! j'adopte votre système cousin : à partir d'aujourd'hui je croirai qu'il y a un bon côté dans toute chose, et qu'il faut seulement savoir chercher la veine d'or.